

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

CHARITÉ ET PHILANTHROPIE

On prend parfois ces deux mots l'un pour l'autre, pourtant je n'en connais pas dont la signification diffère davantage. Le sentiment naturel que fait naître dans notre cœur la misère qui s'étale à nos yeux engendre parfois de réels dévouements, des actes généreux. Malheureusement tout sentiment qui ne s'alimente pas à la source du vrai dévouement, qui ne procède pas d'une inspiration chrétienne n'a pas de durée. L'imprévu de la souffrance s'abattant sur notre semblable nous émeut, mais nous nous faisons aux pleurs, et bientôt nous les trouvons importuns, nous souhaitons une force d'âme plus grande à celui dont la misère nous ennuie. L'extérieur du pauvre touche le philanthrope, il souffre en voyant souffrir et il se satisfait en consolant ce misérable. La charité est bien différente: elle aussi ressent le contre-coup des peines dont elle est témoin, elle est heureuse de donner et sa récompense lui est accordée dans l'acte même du dévouement; mais son regard sait aller plus loin que cette enveloppe de misères qui recouvre le pauvre et en fait un objet pitoyable. Ecoutez Saint Vincent de Paul: " Je ne dois pas considérer un pauvre paysan ou une pauvre femme selon leur extérieur, ni selon ce qui paraît de la portée de leur esprit; d'autant que bien souvent ils n'ont pas presque la figure ni l'esprit de personnes raisonnables, tant ils sont grossiers et terrestres. Mais tournez la médaille, et vous verrez, par les lumières de la foi, que le Fils de Dieu, qui a voulu être pauvre nous est présenté par ses pauvres: qu'il n'avait presque pas la figure d'un homme en sa passion..... O Dieu, qu'il fait beau de voir les pauvres, si nous les considérons en Dieu et dans l'estime que J.-C. en a faite, mais si nous les regardons selon les sentiments de la

chair et de l'esprit mondain, ils paraîtront méprisables. ”

Voulez-vous voir la philanthropie à l'œuvre ? lisez le *Daily Graphic*. Il paraît qu'en ce moment, il y a dans les Indes plus de trois millions d'affamés qui ne vivent qu'avec les maigres secours de l'Assistance Publique. Or on avait bien permis à ces pauvres Hindous, d'avoir faim, il y a trois ans : c'était même la mode, à cette époque, de se montrer généreux. C'était si triste de voir ces troupeaux humains, couchés sur les grand'routes, grattant de leurs doigts décharnés cette terre desséchée pour y trouver un reste de racine, et, quand cette dernière espérance se fut évanouie, on vit ces malheureux Hindous, réduits à l'état de squelette, ronger l'écorce des arbres et même manger cette terre qui refusait de les nourrir. La haute société s'émut et les faméliques reçurent un peu de riz, ce qui leur permettait de souffrir plus longtemps.

Au dire du *Daily Graphic*, il ne faut pas s'attendre à ce que l'Angleterre renouvelle ses générosités d'autrefois : mais aussi pourquoi s'obstiner à souffrir de la faim ; quel est le pays qui a des colonies pour les nourrir, n'est-ce pas le contraire qui se pratique. Pour l'honneur de l'Angleterre et par pitié pour les victimes de la faim, j'espère que ce journal a peu de lecteurs, et surtout qu'il trouvera peu de partisans d'un pareil égoïsme.

Combien est plus consolant le tableau offert par le XVII^e siècle. La France était épuisée par des guerres continuelles, la noblesse elle-même connaissait la rude pauvreté, des provinces entières manquaient de vivres. Il y avait alors à Paris un pauvre prêtre, on l'appelait Monsieur Vincent, et c'est vers lui que les misérables tendent leurs mains, implorant sa charité, ce n'est pas vers le ministre tout-puissant, ce n'est pas vers le monarque. Pendant plusieurs années, Saint Vincent de Paul nourrit la Lorraine, la Champagne, la Picardie, sans se lasser. Il trouva des millions, à une époque où la misère était

générale. Jamais il ne se lassa de tendre la main pour venir en aide à ces infortunés.

Voilà la charité. Du reste, nous aurons toujours des pauvres avec nous, et toujours le Dieu de charité viendra en aide à ceux qui souffrent. Quelle puissance dans cette vertu, de quelle généreuse persévérance n'est-elle pas capable ! Interrogez tous ceux qui dirigent les œuvres de charité et demandez-leur quels sont leurs *revenus*. Ils se recueilleront un instant pour savoir ce que ce mot signifie, mais non pour se livrer à un calcul difficile. Ils ont un revenu assuré, c'est la misère qui les implore, mais ils ne doutent pas de l'avenir car ils savent que le chrétien charitable ne se lassera jamais de donner à ceux qui ne se lassent pas de souffrir.


A. NUNESVAIS,

Prêtre de la Cong. des FF. de St-Vincent de Paul.

COUP DE LA GRACE



Pour les *Fleurs de la Charité*

e soir, un de ces beaux soirs comme mai nous les donne, envahissait peu à peu la rue de L... ; dans l'ombre naissante et sous la fraîcheur qui descendait, l'abbé Paul ramenait sur ses pas toute une traînée de tapageurs. Et la bande ondulait, se contractait, s'allongeait au hasard du passage resté libre ou des forces qui défailaient.

— Courage ! petits, nous y sommes, disait la bonne voix de l'abbé.

On allait arriver en effet.

Avaient-ils bizarre tournure ces enfants-là ! traînant les pieds, les vêtements en quel état ! des figures, des mains à faire horreur ; et, avec cela, d'un bout à l'autre sur toute l'escouade, c'était à croire qu'il avait plu du sable tant ils en étaient balafrés, soutachés, estampillés.

C'est vrai ! mais ils rentraient de leur promenade de Première Communion. Ils avaient reçu la veille pour la première fois le Bon Dieu dans leur cœur et aujourd'hui, sous la conduite de l'abbé, et avec l'insouciance de leur douze ans, ils venaient de passer leurs dix heures dans les bois.

Certes ! ils s'en étaient donné ! Et s'ils étaient jaunes, s'ils étaient bleus, noirs, gris, verts, la sablière d'où ils sortaient aurait pu dire qu'ils n'avaient rien oublié pour en arriver là.

L'avaient-ils montée et redescendue ! Et les arbres ! et la terre et la mousse ! Quelle fête ! et quels souvenirs !

On était au 29 de la rue. La troupe tourna ; et bientôt plongés dans les lumières de la chapelle, l'aumônier revit une dernière fois ses quatre-vingt premiers communians agenouillés, recueillis. De les retrouver là, calmes maintenant, avec le reflet divin de leur âme rayonnante malgré tout sur leurs fronts, il eut un reflux de joie pénétrante qui balaya du coup tous les tracassés et toutes les fatigues de la journée.

Une prière encore et un tout petit mot : le mot des grands adieux ! Car c'est lundi ce soir, et avant dimanche, jour du prochain rendez-vous, le souffle de bien des imprévus aura passé sur cet auditoire et dispersé déjà une partie de ceux qui sont encore là.

“ Mes chers enfants, leur dit-il, c'est la dernière fois que je vous adresse la parole avant que nous ne nous séparions. Je viens de vous préparer à votre première communion ; pendant trois mois au moins tous vous êtes venus au Patronage et vous me connaissez bien maintenant : vous savez que je vous aime. Y aurait-il parmi vous quelqu'un à qui j'aie fait de la peine ?..... Vous ne répondez pas et je comprends ce que cela veut dire : vous m'aimez aussi. Eh bien ! écoutez la dernière recommandation de votre catéchiste : Si vous voulez conserver la joie qui remplit vos cœurs en ce moment, revenez au Patronage ; là vous retrouverez les conseils qui vous ont soutenus jusqu'ici, les bons exemples de vos camarades, les grâces que l'amour du bon Dieu vous destine. Là vous attend le bonheur ; ailleurs, croyez la funeste expérience que tant d'autres ont voulu faire, vous ne rencontrerez que le vide et la tristesse.

Mais peut-être y en a-t-il parmi vous qui ne pourront cependant pas revenir, qu'ils n'oublient pas du moins celui qui a été si heureux de leur donner ses soins ; et si quelque jour, se trouvant loin du bon Dieu, ils cherchent un guide pour les ramener à Lui qu'ils comptent encore sur leur ancien aumônier, et qu'ils soient assurés que l'âge aura bien pu blanchir ses cheveux mais qu'il n'aura pas fait vieillir son cœur ”

Et les enfants immobiles écoutaient cette parole entraînant ; la lassitude, le sommeil étaient oubliés. Les yeux grands ouverts et l'âme subjuguée, ils se seraient longtemps laissés ravir à cette voix qui leur avait déjà dit tant de choses du bon Dieu et qui était toujours si prompte à reprendre sur eux son suave empire.

Mais il se faisait tard et l'aumônier, lui, ne l'oubliait pas pour ses enfants.

“ Mettons-nous à genoux, fit-il, en concluant et qu'une dernière fois la Très Sainte Vierge reçoive notre consécration.

Vierge Marie, poursuivit-il, votre regard lit d'avance les orages que l'avenir prépare à vos enfants. Que deviendront leurs âmes dans la mêlée sanglante ?... Et pourtant, vous le savez, c'est à Jésus qu'ils veulent être... et à vous ! Pour rester fidèles à qui vont-ils se confier ; à qui livreront-ils la faible volonté de leurs douze ans qui voudrait être forte, à qui doivent-ils demander qu'elle reste pure demain encore comme aujourd'hui ?

Mère puissante et Vierge qui nous aimez, c'est à vous ! Pour que vous les aidiez, voyez, ils sont encore une fois à vos genoux. Douce Marie, Vierge notre Mère, ils vous donnent leurs cœurs et c'est afin que vous les gardiez. ”

Et la voix du prêtre commença le “ Souvenez-vous ” et du premier banc jusqu'au dernier, toutes les voix de la chapelle soulevées d'un coup répétèrent :

Souvenez-vous, ô miséricordieuse Vierge Marie, qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à vous, ait été abandonné.....

Un instant après, l'aumônier, debout près de la porte de la rue, serrait la main à ses enfants qui s'en allaient.

—Du cœur il cherchait ceux qui le quitteraient peut-être bientôt et il tâchait dans son dernier adieu de leur protester encore qu'il les aimait pour toujours.

II

C'est à un septième ; la chambre, une mansarde sombre est en désordre, il y a un peu de feu et une lampe qui éclaire ; au fond, dans le coin, un lit ; une chaise auprès.

—Ça n'ira plus loin, dit une voix qui sort de l'obscurité ; à vingt ans ! c'est dommage tout de même ! Enfin ! il faut le prendre quand ça vient, de gré ou de force on n'échappe pas. C'est égal ! on ne dira pas que j'ai eu la belle part. Ah ! non, qu'on ne le dira pas !

Et répétant ces mots, voici qu'une forme amaigrie, pâle, les yeux ardents, se soulève de la couche ; et, les mains crispées sur le drap, un jeune homme semble chercher autour de lui quelqu'un sur qui déverser la colère sourde qui lui gronde au cœur. Et le malheureux reste là, assis, tremblant, les deux bras en arrêt sur le lit.

—Tenez, Jean, un bol de lait, fit une voix douce ; et, portant sur une assiette le breuvage qui fumait, la voisine du cinquième rentra.

—Ça suffit ! mettez ça là. On n'en veut plus !

La femme le regarda ; il était effrayant : un de ces derniers ressauts de la vie comme en ont les malades qui partent de la poitrine : décharné, émacié, ses membres détaillaient en lignes sinuuses toute la charpente interne et dans ses traits irrités se croisaient encore d'autres lignes âpres, heurtées.

—Dites donc, j'ai une commission plus pressée, reprit-il. Vous savez lui ! . . .

Et il dit ce "Lui" avec un accent et un éclair du regard qui fit penser tout de suite à la femme inquiète : Que ce ne soit pas le bon Dieu au moins !

—Eh bien ! Lui, dites-lui donc de ma part, à la première occasion, que moi qui vais mourir, je . . .

Et un flot d'imprécations déborda de ses lèvres à l'adresse de Celui pour l'honneur duquel la courageuse chrétienne avait frémi . . .

Mais c'était trop horrible pour que tout fut vrai. Rendue à elle-même par l'excès de cette révolte, elle n'eut plus qu'un regard d'angoisse maternelle pour son pauvre

malade ; et elle attendait le moment où, cet accès évanoui, elle le verrait retomber sans force, épuisé, défaillant.

—Le mien aussi, se disait-elle, il a peut-être été comme cela, mourant là-bas au fond des colonies ; et pensant à celui qu'elle aurait voulu assister cinq ans avant, elle resta là, vaillante et soumise au déchainement qui se prolongeait.

—Et elle !.. reprit la voix de Jean.

—Oh ! non, Jean, pas Elle, s'écria la femme en tombant les mains jointes vers lui

Et il y eut dans ce cri un accent de si étrange effroi, un tel éclat d'amour affolé qui la jetait entre lui et Celle qu'il allait renier, qu'il s'arrêta court, interdit, sondant de la pensée un monde mystérieux entr'ouvert devant lui. Il demeurait là dans la surprise de cet assaut inattendu.

—Ceux qu'il ne savait que maudire, on pouvait donc les aimer ?.. Et puis au fond il sentait bien malgré tout ce qu'il devait à la charité de celle qui le soignait depuis trois mois. A quel autre aurait-il pu faire ses longues plaintes qui lui déchargeaient l'âme ? C'était encore à sa patience infatigable qu'il devait ses meilleurs moments. Elle écoutait tout ; et puis, le cœur bien dégonflé, quand il avait fini, elle trouvait encore une pensée, un mot à lui jeter au sein de son désespoir et ce mot le faisait songer et souvent lui rendait le courage.

Pendant ce long silence, la femme avait pris son chaquet, elle était maintenant contre le mur veillant ce moribond égaré.

La crise dura quelques minutes encore, puis l'enfant retomba inerte. Mais cette fois la femme eut peur : il était plus défait encore que de coutume, le souffle lui manquait, un frisson le secouait tout entier. Était-ce la fin ?

Une idée vint à la femme : le prêtre ?

—Jean, fit-elle, vous allez moins bien ?

—C'est fini, ça va craquer. Je n'en puis plus, restez là, ça ne sera pas long.

— Je né puis pas tout de suite, reprit-elle : il faut que je descende ; mais je réviens dans un instant.

Et elle alla vers la porte. Le malade se releva.

— Vous me quittez?... Ah je devine : je vais passer, et vous allez chercher un prêtre sans doute?

Et à cette idée il redevint farouche.

— Pour ça non, je n'en veux pas, je vous le dis.

Et s'allongeant vers le sol, il saisit une bouteille de gros verre.

— S'il en rentre un ici, je lui casse ça sur la tête. C'est compris.

Et il souligna son dernier mot par un blasphème

—Que faire? se demanda la femme.

Le malade était retombé haletant, muet, gardant dans sa main l'arme sauvage

—Sainte Vierge, inspirez-moi!

Et elle entendit, comme pour lui répondre, une voix qui lui dit au fond de l'âme :

—Et la grâce, compteras-tu sans elle?

Elle sortit...

III

Le temps passait. Le malade râle sur sa couche ; par intervalle il prononce des mots qui tombent dans le silence de la pièce. La nuit descend.

—Plus personne! on s'en passera : pas besoin d'eux pour Tout à coup, à un bruit de pas qui arrive de l'escalier, le mourant s'est redressé.

—On monte, observe-t-il; ils sont deux. Il y a un pas d'homme; est-ce que c'est lui?... ça y est on vient ici.

Et il entendit.

—Prenez garde, monsieur l'abbé, il manque une marche. C'était la gardienne qui avait parlé.

—Elle y a été, se dit-il!... ah! tu veux que je le règle, hein? Tu vas voir.

Et sautant à terre, la lourde bouteille dans la main, il se dressa hagard en face de l'entrée.

La femme franchit le seuil.

—Ciel! s'écria-t-elle, n'approchez pas, monsieur l'abbé.

Le prêtre surpris, immobile devant cette apparition menaçante, resta un moment devant la porte.

Les rayons de la lampe l'éclairaient tout entier....

L'homme recula, le verre échappa de sa main.

—Non, dit-il, monsieur Paul, attendez....

Il saisit une couverture, la prit sur lui et retombant affaissé sur son lit.

— Oh ! pardon. Comme je vous ai reçu ! ah ! si j'avais su que c'était vous ? Et vous venez me rechercher jusqu'ici ? . . . Les autres, voyez-vous, j'en aurais tué un ; mais vous ! Vous souvenez-vous du Patronage ? Je n'y ai passé que trois mois, mais je ne vous ai jamais oublié. C'est vous qui m'avez fait faire ma Première Communion. Ah ! c'était le beau temps alors. Le beau !

Un soupir profond lui souleva la poitrine et un flot de larmes lui coula sur le visage. . .

— Alors, lui dit le prêtre, mon enfant, vous m'aimez toujours ?

Et, à la pensée que c'était un de ses premiers communiants d'autrefois, l'abbé revit passer dans son souvenir ces bandes joyeuses qu'il conduisait jadis et ces fronts que l'innocence couvrait de son éclat : âmes candides, ignorantes des douleurs de la vie et proies déjà guettées par le mal.

C'en était un de ses enfants d'alors qu'il venait de retrouver et il arrivait à temps pour lui ouvrir encore le ciel.

Ils restaient seuls.

— Moi aussi je vous aime toujours, dit le prêtre, autant qu'autrefois ; plus, pauvre enfant, puisque je vous vois plus malheureux.

— Savez-vous ce que je viens faire ?

— Oui, monsieur l'abbé, vous, vous n'avez pas changé et vous venez me dire d'être encore comme j'ai été. J'en ai bien besoin ; je m'en vais et ça presse. Aidez-moi, commençons tout de suite

Un moment après c'était fait.

— A présent, reprit le jeune homme, je puis partir. Oh ! c'était vrai quand vous nous disiez toujours que c'était le Bon Dieu qui nous aime le plus !

Monsieur Paul, aimez-les aussi comme nous, vos petits de maintenant

C'en était trop, il était à bout. Le prêtre resta là encore un long moment à prier silencieusement pour cette âme si brusquement ramenée par le Ciel.

— Je vous quitte, dit-il enfin ; au revoir, Jean, je reviendrai demain. Vous n'avez plus besoin de rien ?

—Non, fit avec effort le malade, merci, monsieur Paul que je suis heureux !

Le prêtre était reparti d'un instant ; l'enfant se tourna vers sa garde.

—Je m'en vais...au paradis maintenant!...c'est à vous que je le dois.....

Il ne put plus rien dire ; mais son regard attiré en haut s'illumina soudain, deux sillons de larmes coulèrent de ses yeux ; il s'était soulevé à demi.

Une dernière convulsion le saisit et son âme s'envola dans un sourire qui montait vers le ciel.

P. CHAMUSSY. Pr. S. V.

ST PAUL ET LES PAUVRES

“Je vous conjure, mes Frères, par Notre-Scigneur Jésus-Christ, et par la charité du Saint-Esprit, que vous m'aidiez par vos prières auprès de Dieu : afin que les saints qui sont à Jérusalem agréent le présent que j'ai à leur faire”—... qui n'admirerait, chrétiens, comme il traite les pauvres honorablement ! Il ne dit pas l'aumône que j'ai à leur faire, ni l'assistance que j'ai à leur donner, mais le service que j'ai à leur rendre. Il fait quelque chose de plus, et je vous prie de méditer ce qu'il ajoute : “Priez Dieu, dit-il, mes chers Frères, que mon service leur soit agréable.” Que veut dire le saint apôtre, et faut-il tant de précautions pour faire agréer une aumône ? Ce qui le fait parler de la sorte, c'est la haute dignité des pauvres. On peut donner pour deux motifs : ou pour gagner l'affection, ou pour soulager la nécessité ; ou par un effet d'estime, ou par un sentiment de piété : l'un est un présent, et l'autre une aumône. Dans l'aumône, on croit ordinairement que c'est assez de donner : on apporte plus de soin dans le présent, et il y a un certain art innocent de relever le prix de ce que l'on donne, par la manière et les circonstances de l'offrir. C'est en cette dernière façon que saint Paul assiste les pauvres. Il ne les regarde pas seulement comme des malheureux qu'il faut assister ; mais il regarde que dans leur misère, ils sont les principaux membres de Jésus-Christ, et les premiers nés de l'Eglise. En cette

qualité glorieuse il les considère comme des personnes auxquelles il fait la cour, si je puis parler de la sorte. C'est pourquoi il n'estime pas que ce soit assez que son présent les soulage, mais il souhaite que son service leur agrée; et, pour obtenir cette grâce, il met toute l'Église en prières. Tant les pauvres sont considérables dans l'Église de J. C. que saint Paul semble établir sa félicité dans l'honneur de les servir, et dans le bonheur de leur plaire.

BOSSUET.

SAINT ALPHONSE DE LIGUORI AVOCAT.

Avant d'entrer dans les ordres Saint Alphonse exerça la profession d'avocat. Il débuta même d'une façon surprenante, puisqu'à l'âge de 16 ans il fut reçu docteur en l'un et l'autre droit. Pendant huit ans qu'il plaida, il ne perdit qu'une cause. Voici les règles qu'il s'était tracées.

1. Jamais l'avocat ne doit patronner une cause injuste : et l'honneur et la conscience s'y opposant.

2. L'avocat ne doit pas défendre une cause même juste par des moyens injustes et illicites; les plaidoyers doivent être véridiques, sincères et respectueux.

3 L'avocat est obligé d'étudier les pièces des procès afin d'en tirer les arguments les plus efficaces pour la défense de sa cause, et cela avec autant de soin qu'il s'agissait de son propre intérêt.

4. Pour réussir dans sa défense, l'avocat doit implorer le secours de Dieu premier protecteur de la justice.

5. L'avocat mérite un blâme s'il se charge d'affaires qui dépassent ses talents ou ses forces ou s'il prévoit que le temps lui manquera pour préparer la défense de sa cause.

6. Si, par ses retards ou sa négligence, l'avocat perd son procès ou porte préjudice à son client; il est tenu de le dédommager. De même il est obligé à restitution s'il lui occasionne des dépenses superflues.

7. La justice et la probité doivent être les deux compagnes de l'avocat: il doit les aimer comme les prunelles de ses yeux.

Que Saint Yves serait fier, si tous ses confrères étaient fidèles à ces maximes !

VIE D'HENRI PLANCHAT

(Suite)

En 1863, le P. Planchat fut rappelé à Paris et nommé aumônier du Patronage de Sainte-Anne. Ce fut le dernier théâtre de son apostolat, c'est dans ce milieu qu'il donna la mesure de son dévouement.

Ce fut pendant une après-midi de juillet que M. Planchat vint pour la première fois s'y établir. Il s'était fait accompagner d'un grand panier de fraises de bois, dont il fit lui-même la distribution à tous les enfants. — Au bout de quelque temps on dut changer de local. Aidé du directeur et de quelques jeunes gens dévoués, il passa la nuit tout entière, pour préparer ce qui était nécessaire à l'inauguration et à la bénédiction de la chapelle. Tout était à faire : laver les planchers, draper le tabernacle, orner et décorer les salles. Dès le matin, il bénit le sanctuaire provisoire, et y offrit le premier le saint sacrifice ; aussitôt après, il se mit à confesser les enfants, qui arrivaient en grand nombre, malgré la proximité des divertissements de la fête publique. A huit heures et demie, M. Le Prévoist, supérieur général de la congrégation des Frères de Saint-Vincent de Paul, vint dire la sainte messe, et adressa une courte exhortation aux enfants.

L'abbé Planchat avait pensé à tout, excepté à lui. Il oublia de s'acheter un lit ; pendant plus d'un mois, il coucha sur la toile nue d'un mauvais lit de sangle.

Le dimanche, dès six heures du matin, il était à la disposition de tous ; il ne sortait du confessionnal que pour monter à l'autel ; encore, bien des fois, se faisait-il entendre. C'était pour lui une très grande peine, que de renvoyer après la messe ceux qu'il n'avait pu confesser auparavant ; il ne cessait d'engager les jeunes gens à venir plus tôt, et il finit par obtenir de messieurs les aumôniers du Père-La-Chaise, de recevoir, pendant la messe, les confessions qu'il n'avait pu entendre. L'instruction, qu'il faisait après le saint Evangile, était simple, pressante, circonstanciée et pratique. Après le saint sacrifice, il retournait

vite auprès de ses pénitents, qui l'attendaient, craignant qu'un seul d'entre eux, poussé par la faim, n'abandonnât le pieux dessein qu'il avait eu de communier. Comme trop souvent une partie d'entre eux ne savait pas lire, il avait le soin d'attirer quelque personne pieuse, qui les préparât à la sainte communion, et leur fit faire avec piété leur action de grâces ; lorsque les enfants sortaient de la chapelle, il leur montrait, par toutes sortes d'attentions aimables, sa satisfaction et sa joie.

“ — Voilà des enfants courageux, qui aiment vraiment le bon Dieu, disait-il, qui n'ont pas craint de se donner un peu de peine, de souffrir un peu de la faim, et de se priver de jouer, pour recevoir le bon Maître. ”

Il avait toujours quelque chose à leur donner ; à l'un, un petit livre, à un autre, une tablette de chocolat. A celui-ci, auquel il savait que la collation du Patronage ne suffisait pas, auquel la famille pauvre n'avait pas le moyen de donner quelque argent pour passer le dimanche, il faisait prendre chez le concierge une tasse de café ou de bouillon.

L'amour de la sainte Eucharistie qu'il avait su inspirer aux enfants était si grand, que plusieurs firent des actes héroïques pour avoir ce pain céleste. Presque tous les dimanches, certains apprentis, que la nécessité ou l'impénétrabilité des patrons, avaient forcés de travailler une partie de la journée du dimanche, restaient à jeun, malgré leurs rudes travaux et la chaleur accablante, pour venir à la messe de midi et demie. Il a donné souvent la sainte communion à trois heures de l'après-midi, à des enfants qu'on avait empêchés de se rendre plus tôt au Patronage. Une fois, il arriva qu'un apprenti, qu'on voulait ainsi priver de la sainte communion, aima mieux rester à jeun toute la journée, que de toucher à une bonne tasse de chocolat qu'on lui avait servie, ce jour-là, par extraordinaire.

Il travailla à acquérir l'influence sur les pères des enfants du Patronage et il n'avait de repos qu'il ne les amenât à la pratique religieuse. Voyant que beaucoup d'italiens habitaient dans ce quartier, il fonda une Sainte-Famille italienne. Beaucoup de petits musiciens ambulants purent ainsi faire leur première communion.

Son zèle était exubérant et ses aides non moins zélés mais moins robustes avaient à en souffrir, : l'un d'eux nous avoue ses épreuves :

“ A mon début dans la communauté, rapporte celui-ci, je fus envoyé au Patronage Sainte-Anne pour y remplir les fonctions de sacristain et de surveillant ; je devais donc travailler côte à côte avec notre cher martyr, et voici quelques faits que ma mémoire a conservés.

“ J'arrivai pour la première fois au Patronage, un samedi soir, un peu tard, la veille de l'Immaculée-Conception.

“ M. Planchat ne me vit qu'au moment du souper. Il m'accueillit avec sa charité ordinaire.

“ Je me souviens qu'il y avait à ce souper deux ou trois convives : un prêtre étranger et deux protestants nouvellement convertis. Le bon M. Planchat fut dérangé au moins cinq fois pendant le repas, si bien qu'il ne put l'achever, et les convives profitaient de ses absences réitérées pour exalter sa charité.

“ — Quel homme que cet abbé Planchat, disait le prêtre qui était un Père jésuite, quelle action, quelle zèle. C'est un vrai prêtre de Saint-Vincent de Paul ; avec quelques-uns de sa trempe on transformerait les ouvriers des faubourgs.

Et les protestants nouvellement convertis, continuaient :

“ — C'est grâce à lui, disait l'un, que nous avons quitté le protestantisme. Il nous en a coûté avant d'en arriver là

“ — Demain, ma femme va faire son abjuration, disait l'autre ; ce sera un grand jour pour nous.”

“ Nous commençâmes à nous mettre à l'œuvre : M. Planchat, au confessionnal, et moi, dans la chapelle et dans la sacristie : il devait y avoir une confirmation le lendemain. Les deux prêtres confessèrent jusqu'à onze heures. J'étais harassé, j'avais fait de gros travaux depuis quelques jours et je serais allé volontiers me reposer, car j'étais alors et peut-être, hélas ! suis-je encore, quelque peu paresseux de mon naturel.

“ Mais les confessions finies, il fallut s'installer secrétaire de l'abbé Planchat, et brouillonner sans relâche. En voilà jusqu'à une heure du matin ; et le saint homme me disait de temps à autre “ Mon ami, si vous vous sentez

fatigué, vous pouvez aller vous reposer." Et moi de répondre : " Non, non ; " je n'osais pas dire, oui.

" Et comment, en effet, oser se retirer d'auprès d'un tel homme ? Je me disais en moi-même : Si je l'abandonnais ce serait une lâcheté.

" Enfin, à une heure et demie, je n'y tenais plus ; le saint s'en aperçut, et me commanda de m'en aller. Mais voilà que, vers deux heures, il entre dans ma chambre pour me demander des allumettes. J'étais au lit mais je ne dormais pas ; il me souhaite une bonne nuit et s'en va. Un quart d'heure après, il revient, et me dit avec beaucoup de ménagement : " Demain, je dois porter le viatique à mes malades vers les quatre heures et demie, cinq heures. Je crains que l'enfant de chœur ne vienne pas ; dans ce cas, je pourrai compter sur vous, n'est-ce pas, ami ? — Oui, répondis-je.

" Qui fut dit fut fait ; à quatre heures trois quarts, le saint frappe à ma porte, et m'invite à me lever par le *Benedicamus Domino*. Nous partons ; depuis quelques jours, le temps était pluvieux, les chemins affreux ; on ne savait où mettre les pieds. J'étais cependant, content de pouvoir suivre Jésus et son digne ministre ; mais, en même temps, je sentais tout au fond de moi-même une espèce de mélancolie, une inquiétude semblable à celle d'un homme en détresse. Nous visitâmes ainsi cinq ou six malades ou infirmes, et à huit heures nous rentrions au Patronage, où M. Planchat était attendu pour confesser et dire la sainte messe ; et le reste de la journée se passa comme de coutume. Un petit fait à noter, et il arrivait fréquemment, lorsque je venais pour prendre de la nourriture, je ne trouvais plus rien ; un convive improvisé avait pris mon déjeuner, de sorte qu'il fallait attendre, et changer mes heures de surveillance.

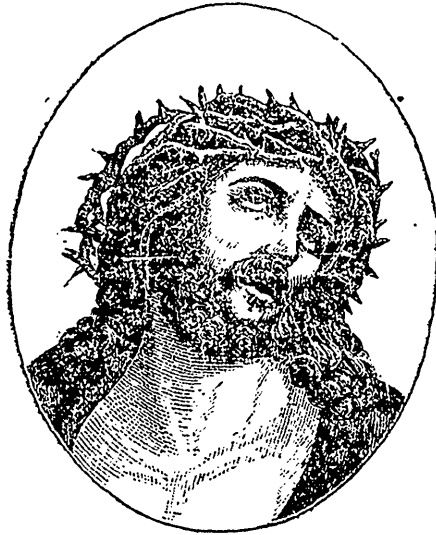
" Le soir, devait avoir lieu cette confirmation. Et il fallait de grands préparatifs ; j'en avais la tête bouleversée ; j'étais bourré et rebourré, non pas de compliments. Il est vrai que le bon abbé, qui était humble entre les humbles, s'abaissait jusqu'à me faire des excuses ; j'en étais confus, mais j'éprouvais intérieurement le désir d'échapper à l'action de cet homme, comme on sent le besoin de se mettre à l'abri des rayons d'un soleil ardent. La sacristie était tout en désordre ; tout le

monde y venait pour lui parler ou pour autre chose, de sorte que je n'y reconnaissais plus rien : les saintes huiles, le coton, les vases sacrés, les ornements, tout était pêle-mêle. Enfin, à bout de patience, je me cache dans un coin, je fouille dans toutes mes poches, je réunis six sous ; vite, je prends la porte et me sauve à toutes jambes vers la porte extérieure. Le directeur qui était en ce moment chez le concierge, me voit passer, et cherche en vain à me retenir ; je sors et je cours encore !

“ Je dois ajouter qu'à peine rendu à moi-même, je ne pus songer à autre chose qu'au spectacle de tant de dévouement et de courage, dont je venais d'être témoin. Malgré ma jeunesse et mon peu de vertu, je ne tardai pas à sentir combien le zèle de ce saint homme condamnait ma lâcheté. Un grave religieux, à qui j'allai dire mon aventure, me fit remarquer doucement qu'un vrai soldat n'abandonne jamais son poste. La leçon était complète : confondu, je me mis à pleurer. Or, quelques jours après, le bon père Planchat venait me faire ses excuses. Ce que je viens de dire résume toute sa vie. ”

(A suivre.)





PENSÉES POUR L'ANNÉE SAINTE (1)

Je vous conjure par le précieux sang de Jésus-Christ de vous souvenir de vous-mêmes, de considérer que vous êtes chrétiens, et de tenir véritablement tout ce que la foi vous enseigne. C'est elle qui vous enseigne que vous avez un Juge au-dessus de vous, qui veille sur toutes vos actions, devant qui tous les moments de votre vie sont présents, et qu'il viendra un jour auquel il vous en demandera compte, jusqu'à une parole oisive. C'est elle qui vous enseigne que l'homme ne finit pas avec la mort, mais que, après cette vie qui passe, il en reste une autre qui dure éternellement. . . . Elle vous enseigne que la récompense de la vertu, et les châtiments du vice

(1)—Nous venons de publier ces Pensées, sous forme de tract avec le titre "Souvenirs de Retraite." MM. les curés pourront les distribuer à la suite des missions ou des retraites du carême— § 2.00 le mille—50 cts. le cent,

sont si grands, que quand tout le monde serait plein de livres, et que toutes les créatures s'occuperaient à écrire, les écrivains et les livres manqueraient au monde, avant que de pouvoir faire bien entendre ce que l'une et l'autre de ces deux choses comprend. Et enfin, c'est elle qui vous enseigne, que vous êtes si redevables à Dieu, et que ses dons sont si grands, que quand l'homme aurait autant de vies qu'il y a de grains de sable en la mer, ce serait faire peu de chose que de les employer toutes à son service.

Puis donc que nous avons de si puissants motifs qui nous portent à la vertu, d'où vient qu'il se trouve si peu de personnes qui l'aiment et qui la suivent ? Si les hommes se conduisent par l'intérêt, quel plus grand intérêt peut-il y avoir qu'une vie éternelle ? S'ils craignent le châtement, quelle peine peut être plus grande que celle qui dure toujours. Si les grâces et les obligations gagnent le cœur, quelles obligations peuvent égaler celles dont ils sont redevables à Dieu, tant par la considération de ce qu'il est, que par la considération de ce qu'ils ont reçu de sa bonté ? Si nous sommes touchés de la crainte des dangers, y en a-t-il que l'on doive plus appréhender que la mort, dont l'heure est si incertaine et qui nous engage un à compte si exact ? . . .

Dieu pouvait-il nous menacer de rien qui fût plus terrible pour nous gagner, et pour nous retirer du péché ? Et cependant l'audace des hommes qui croient ces vérités, ou plutôt le charme dont ils sont possédés, est tel qu'ils ne craignent pas de demeurer toute leur vie dans le péché, de se coucher, de se lever en péché, et de s'abandonner à toute sorte de crimes, avec aussi peu de scrupules et d'appréhension, avec autant de repos en leur sommeil, et autant de satisfaction dans leur repas, que si tout ce qu'ils croient n'était que

des songes, ou que l'Évangile ne leur annonçât que des fables. La crainte du monde vous fait modérer vos désirs, et celle de Dieu ne peut rien sur vous. Elle ne vous empêche pas de contenter vos passions, de vous venger de qui il vous plaît, et d'exécuter, si vous pouvez, tout ce que vos passions vous inspirent.... Est-il possible que des dangers si grands, si certains, et si véritables ne vous effrayent pas ? Si l'on vous présentait une viande à manger et que quelqu'un que vous soupçonneriez même d'être menteur, vous avertit qu'on y aurait mêlé du poison, oseriez-vous y toucher, quelque délicate qu'elle fût, et quelque incertain ou peu véritable que vous parût l'avis que l'on vous aurait donné ? Les Prophètes, les Apôtres, les Évangélistes, Dieu même, crient à haute voix, et vous disent : Hommes misérables, la mort est dans ce plat, la mort est dans cette viande délicate que le diable vous présente : et vous êtes si insensés que de vous donner la mort de vos propres mains....

Il n'y a point d'autre prudence, d'autre sagesse, ni d'autre conseil à prendre en ce monde, que de renoncer à l'embarras, et au tumulte de cette vie, et de suivre l'unique et véritable chemin qui nous conduit à une paix assurée, et à une vie qui n'a point de fin.

P. DE GRENADE.

EXEMPLE

Saint Alphonse de Liguori, encore tout petit enfant, fut invité par ses compagnons à prendre part à un jeu qu'il ne connaissait pas. Il s'excusa d'abord, puis finit par céder. Chose surprenante, la chance tourna de son côté et il gagna tous les enjeux. Ses camarades lui reprochèrent de les avoir trompés. " Tu nous

disais que tu ne connaissais pas le jeu ! s'écria l'un des perdants, avec colère et propos outrageants. — Comment ! reprit Alphonse, pour quelques misérables deniers, vous ne craignez pas d'offenser Dieu ! ” Puis jetant à terre les pièces d'argent, sujet de litige, il s'éloigna dans un bocage voisin.

Ses compagnons continuèrent leurs jeux, sans plus songer à l'incident. Vers la fin de la journée, au moment de partir, on s'aperçut de l'absence du jeune Alphonse. Après bien des démarches on le trouva à genoux devant une statuette de la Ste Vierge qu'il portait toujours sur lui : il priait, et sans doute demandait pardon du mouvement de colère dont il avait été la cause involontaire. Telle était son horreur pour le péché qu'il ne pouvait souffrir qu'on offensât Dieu en sa présence.

CHANT NATIONAL CATHOLIQUE (1)



REFRAIN

DEBOUT ! chrétiens, fils de la France !
Chantons tous d'un seul cœur, en tout temps, en tout lieu,
Aux jours de deuil ou d'espérance,
Dans le triomphe ou la souffrance :
“ Vive la France ! et gloire à Dieu ! ”

I

RÉVEILLONS-NOUS ! Sachons agir et vivre ;
En haut les cœurs ! Serrons les rangs !
Le Christ chérit toujours les Francs ;
Debout ! pour l'acclamer ; en avant ! pour le suivre.
Comme autrefois nos aïeux immortels,
Formons au Christ son avant-garde ;
Qu'il règne encor sur nous et qu'il nous garde
Nos droits, nos foyers, nos autels !

(1) Parmi les 700 concurrents qui avaient entrepris de chanter la France catholique, le R. P. Delnys a remporté la palme. François Oppée était du jury.

II

SOUVENONS-NOUS ! Songeons à notre Histoire,
A nos grands jours, aux fiers desseins
De nos héros et de nos Saints ;
O France ! ils-bataillaient : Dieu donne la victoire ;
L'éclair au front, ta nob'e épée en main,
Marche comme eux dans la lumière ;
Portant l'honneur aux plis de ta bannière,
Comme eux, France, va ton chemin !

III

UNISSONS-NOUS ! Prions, veillons ensemble :
Joignons nos vœux et nos efforts :
Soyons unis, nous serons forts ;
Un seul drapeau nous guide, un seul but nous rassemble.
Sous ce drapeau le mot d'ordre est : " Je crois ! "
Pour notre foi, quand l'appel sonne,
Au rendez-vous, qu'il ne manque personne,
Soldats du Christ et de la Croix !

IV

DÉFENDONS-NOUS ! Pour nos saintes doctrines,
Sachons combattre, oser, souffrir,
Si Dieu le veut, sachons offrir
Pour son nom, pour sa loi, le sang de nos poitrines.
Le Ciel là-haut, et la France ici-bas,
Dieu nous a fait ces deux patries ;
Leur voix nous dit : " Sois vaillant, toi qui pries ;
" Et sois vainqueur, toi qui combats ! "

V

PRÉPARONS-NOUS ! La lutte est toujours proche ;
A Dieu de vaincre ; à nous de voir
Nos droits sacrés, notre devoir ;
Soyons chrétiens sans peur, et Français sans reproche !
Nous qui croyons et plions les genoux,
Notre œuvre est : Vie et Délivrance !
Debout, Français, pour l'Église et la France !
Chrétiens, l'avenir est à nous !

DELAPORTE, S. J.

LUDOVIG

(Suite)

Cependant, me direz-vous, la famille ne mourait pas de faim. L'argent sortait donc quelquefois de la maison. Non ! Une ferme qui était la propriété personnelle et inaliénable d'Amélie fournissait en nature le strict nécessaire.

Quand le strict nécessaire était dépassé, Ludovic vendait le surplus. Et la chose transformée en argent ne bougeait plus désormais. Il se passait ainsi un phénomène contraire à la nature des choses. La nature des choses veut que l'argent, c'est-à-dire l'espèce, se transforme en substance. La pièce de cinq francs peut devenir poulet ou livre, nourrir le corps ou l'esprit, faire du sang ou des idées. Dans la maison de Ludovic le contraire arrivait. Les choses naturelles se changeaient en argent, non pas pour redevenir ensuite choses naturelles, et rentrer dans le jeu de la vie, mais pour rester métal à jamais. Ce n'était pas l'espèce qui devenait substance, c'était la substance qui devenait espèce. La nature devenait métal. L'objet sortait alors de la circulation, dépouillait sa forme périssable, et entrait dans son immortalité.

Quand la barrique entra dans la cave, ce fut pour Ludovic un moment solennel. Personne n'avait un soupçon, les voyages étaient faits avec une tranquillité relative. Il remit au lendemain l'encaissement du coffre. A la première visite que Ludovic fit à son trésor, il compta avec une certaine anxiété. La pièce qui avait manqué ne manquait plus. Cette circonstance l'épouvanta. Un voleur était-il donc venu prendre d'abord et ensuite restituer ? Est-ce que sa femme, est-ce que sa fille auraient deviné ? Est-ce que, tentées par l'or, poussées par la misère, repoussées ensuite par le repentir ou par la peur, elles auraient pris et rendu ? Quoi qu'il en soit, se dit Ludovic, je vais en finir avec ces terreurs. Désormais je n'ai plus rien à craindre.

Quand un homme se dit : Désormais je n'ai plus rien à craindre, habituellement son dernier jour approche.

La prétention au définitif est un défi porté à la force des choses, qui s'irrite de votre sécurité, et se charge de vous prouver que le provisoire est votre condition.

VI

Lé lendemain, quand Ludovic installa le trésor dans le coffre, il sentit redoubler le respect et l'adoration dont il tremblait devant son dieu. En entrant dans le coffre, l'or lui parut encore plus vénérable. La divinité augmentait avec la sécurité. Quand l'opération fut faite, il regarda le coffre d'un œil fixe et ardent. L'or représentait tout, mais le coffre représentait l'or. Quand pour la première fois elle ferma la porte du tabernacle, la main de Ludovic tremblait. Oh! cette clef! où la placer pour être sûr de ne pas la perdre! Il eût voulu la mettre au fond de lui, dans son cœur.

Oui, mais ce n'était pas tout.

Il fallait choisir un mot qui, écrit avec les cercles secrets, était aussi nécessaire que la clef à l'ouverture du coffre. Quel mot choisir? Le mot allait devenir sacré lui-même. Le mot allait s'identifier avec l'or. Le mot allait devenir au coffre ce que le coffre était à l'or, ce que l'or était à la nature. Le mot allait devenir l'ange gardien de l'or. Plus que cela, car sans le mot tout devenait rien.

Le mot allait devenir dieu.

Il y avait quatre cercles, donc il fallait quatre lettres. Voici le grand jour, dit Ludovic, et il convint avec lui-même que le dernier mot qu'il prononcerait en présence de son or aurait quatre lettres, et que ce dernier mot serait le mot du jour, et que chaque jour le mot serait changé.

— Voici le grand jour, dit-il, et avec les cercles métalliques il écrivit : Jour.

Il trembla jusqu'au lendemain comme s'il eût craint de ne plus savoir ouvrir le coffre. Il craignait, sans savoir quoi. Il touchait la clef plusieurs fois par minute. Le lendemain, il descendit plus tôt qu'à l'ordinaire. Il essaya; tout allait bien.

Ce jour-là, il jeta un regard de convoitise sur le trésor avant de l'abandonner.

— On dirait que je désire cela, pensait-il. On peut donc désirer ce que l'on possède. Tout cela est à moi : *aurum meum*. Et il adopta le mot : *meum*. Le latin lui sembla doux à cause du secret plus grand. Un autre jour, il écrivit : *amor*, et le lendemain : *meus*. Le surlendemain, il écrivit : *Dieu*.

Il s'élevait de la pratique à la théorie, et venait de déifier l'or.

Le lendemain, à l'heure de la visite, heure qui s'avantçait et s'allongeait tous les jours ou plutôt toutes les nuits, le voici qui descend comme à son ordinaire au lieu ordinaire, et là, au moment de toucher le coffre, il s'arrête et demeure immobile.

Une sueur froide le couvre, ses yeux se ferment ; il dit tout bas : — Non, non, je ne trompe, je me trompe. Ceci n'est pas vrai ; c'est un rêve.

Et il s'assit en disant :

— C'est un rêve ! C'est un rêve ! Ces choses-là n'arrivent pas. C'est un rêve.

Il resta assis, la tête entre les mains, et ne pouvant pas même crier. Cette impuissance le rassura, et le confirma dans l'hypothèse d'un rêve. — En rêve, se disait-il, on essaye de crier. On ne peut pas, et un instant après, on se réveille.

Et il essaya de se retourner brusquement, pour se réveiller. Il se retourna, mais s'aperçut avec désespoir qu'il ne se réveillait pas.

La sueur devint alors plus froide ; il n'osait pas se parler à lui-même ; il ferrait les yeux sur lui-même. Il essayait de retenir la respiration, et se répétait machinalement :

— Non, non, non, cela n'est pas possible. N'est-ce pas que cela n'est pas possible ? et il semblait interroger quelqu'un qui n'était pas là, et se faisait faire des réponses rassurantes qui ne le rassuraient pas.

Cet homme, plaidant auprès de lui-même la cause du rêve, et perdant son procès, était épouvantable à regarder. La réalité s'attestait à lui.

IL AVAIT OUBLIÉ LE MOT !

Le coffre ne s'ouvrait plus, et ne pouvait plus s'ouvrir. Il avait oublié le mot !

L'espérance de rêver s'enfuyait, plus rapide de seconde en seconde. Il avait oublié le mot!

Que faire? Le demander? A qui? Personne ne le savait. Il était son unique confident, et il avait oublié le mot!

Non seulement il avait oublié le mot, mais il l'avait oublié profondément. Il y a des degrés dans l'oubli. Le mot qui s'échappe laisse entrevoir la distance qu'il a parcourue en s'échappant. On se dit: — Je vais le rattraper; il est là, sur le bord de mes lèvres, ou bien on se dit: — Non! je ne sais pas dans quelle direction il s'est envolé. Ici c'était le dernier cas qui se réalisait. Le mot ne voltigeait pas autour de Ludovic. Il le sentait loin, bien loin, horriblement loin, épouvantablement loin. Avec cette intuition que donnent les sentiments extrêmes, il se dit: — Non, c'est fini. Je ne me souviens pas, et même je ne me souviendrai pas. Ou plutôt il ne se dit pas cette phrase, car il y a des phrases qu'on ne se dit pas; mais elle se dit elle-même au fond de lui, malgré lui, et lui, il resta assis, la tête dans ses mains, demandant la folie et la folie ne venait pas. A qui la demandait-il! Il ne le savait pas lui-même.

Jamais il n'avait cru en Dieu, et en ce moment-là même il ne priait pas; car la prière comporte au moins une ombre d'espérance; mais il faisait la chose qui ressemble à la prière comme une pierre taillée en forme de cœur humain ressemblerait à un cœur humain. Il ne pleurait pas. Il cherchait à perdre conscience de lui-même, et la fureur de son désespoir devint une sorte d'absence dans laquelle il se réfugia un moment, et de laquelle il fut violemment arraché par un souvenir net de lui-même. Alors il poussa un cri, s'arracha une poignée de cheveux, se frappa la tête contre le coffre-fort, et jouit, un moment, de la douleur physique qui lui procurait une autre sensation que la sensation morne et uniforme de son désespoir. Mais la douleur physique passa, et il se retrouva noyé dans l'océan de son désespoir, océan sans rivage et sans effet de lumière, sans nuage, sans vague et sans accident.

(A suivre.)

LA CROIX

Ripoche était un soldat vendéen, aussi ferme chrétien que solide royaliste. Ayant été fait prisonnier par les armées de la République, il fut conduit devant une croix que l'on se disposait à abattre.

—Écoute, lui dit-on, tu as été pris les armes à la main, ton arrêt de mort est prononcé. . . . Voilà la chaumière où tu es né. Ton père y est encore, regarde-là pour la dernière fois.

Le prisonnier tourna la tête vers un massif d'arbres d'où se détachait, à trente pas de là, une maisonnette. Il sentit son cœur se serrer, et une grosse larme vint mouiller sa paupière. L'officier s'aperçut de son émotion.

—Eh bien, tout espoir n'est pas perdu pour toi, si tu veux obéir.

—Obéir ? à qui donc ? s'écria le vendéen dont l'œil étincela sous le souffle ardent de son vainqueur qui lui tenait sa carabine à la gorge, que faut-il faire pour racheter ma vie ?

—Peu de chose, répondit l'officier, en abaissant une hache qu'il tendit au prisonnier, jurer avec nous haine à la superstition, et abattre cette croix.

Ripoche, qui s'était jeté à genoux pour recevoir le coup mortel, se leva, prit la hache en considérant la croix.

On eût dit qu'un violent combat se livrait dans son âme entre l'amour de Dieu et l'horreur de la mort.

Ses malheureux compagnons d'armes, prisonniers comme lui, détournèrent la tête en frissonnant, pour ne pas voir leur camarade abjurer sa foi ; mais leur terreur dura peu. Ripoche, brandissant la hache dont on venait d'armer son bras, s'élança sur le piédestal de la Croix et s'écria d'une voix vibrante :

—Mort à celui qui insultera la croix de Jésus-Christ ! Je la défendrai jusqu'à mon dernier soupir.

Il était vraiment beau, ce vaillant soldat de la foi, adossé au bois sacré, quand il agitait la hache ; une divine ardeur brillait dans ses yeux, une force surnaturelle semblait l'animer. Pendant quelques instants, il parvint à éloigner les sacrilèges ; tant de courage les frappait de stupeur ; ils n'osaient avancer.

Mais bientôt rougissant de se voir ainsi arrêter par un seul homme, ils poussent des cris féroces et fondent sur lui; le nombre l'accable, il est blessé de toutes parts; il perd son sang en abondance, et pourtant il tient encore la croix.

Les monstres en détachent ses bras, ils le couchent sur le piédestal, appuient leurs baïonnettes sur son cœur en lui criant avec rage : " Abats cette croix et tu vivras ! "

--Non, mille fois non ! répondit le vaillant chrétien. C'est le signe de mon salut, et je veux l'embrasser encore. "

Et, par un dernier effort, ses bras se rattachèrent à la croix, autour de laquelle ils se raidirent, car c'est dans cette posture héroïque que ses ennemis lui donnèrent la mort.

ÇA ET LA

La houille qui s'extrait chaque année des entrailles de la terre formerait une masse quatre cents fois plus haute et plus large que la plus grande pyramide d'Égypte. D'après les calculs de savants ingénieurs il resterait encore en Europe 360 milliards de tonnes à extraire, et l'on pourrait attendre un autre combustible encore un millier d'années. Si le charbon vient à manquer, ce n'est pas nous qui en souffrirons. Ce fut un Liégeois, nommé Hullioz qui découvrit le précieux combustible en 1197.

* * *

Le chauffage à bon marché, question importante et que les Américains se proposent de résoudre à peu de frais. Il s'agit simplement de détourner le Gulf Stream. Un ingénieur répondant au nom de Sloper se propose de résoudre la difficulté. Il faut dire que l'entreprise est attrayante. On a calculé que ce courant d'eau chaude dégage une quantité de chaleur égale à celle que donne-

rait un fleuve de 17 lieues de large et de 180 pieds de profondeur avec une température de 18 degrés centigrades.

L'Europe bénéficie de ce calorifère naturel : aussi l'Ouest de la France, les Iles Britanniques ont l'avantage d'un climat tempéré. Les Américains se sont demandé pourquoi ils ne garderaient pas cette chaleur bienfaisante au lieu d'en laisser l'usage au Vieux Monde. Il suffit simplement de changer le cours du Gulf Stream.

Ce courant traverse l'Atlantique de l'Est à l'Ouest et vient se chauffer dans la mer des Antilles, immense réservoir sans cesse ensoleillé, et s'échappe le long de la Floride. Si l'on coupait la Floride, le courant se précipiterait dans ce canal naturel, et longerait le continent américain. Le malheur, c'est que le lit naturel de ce fleuve de chaleur mesuré dans la partie la plus étroite 10 lieues de largeur et 1750 pieds de profondeur. M Sloper, tout ingénieur qu'il est, trouvera-t-il le moyen de creuser un lit aussi respectable au courant envié ?

Mais ce qui va paraître encore plus surprenant que l'idée envahissante des américains, c'est que le Gulf Stream pourrait bien se détourner tout naturellement. Mais rassurez-vous, quand il ira visiter le pôle sud, vous dormirez votre dernier sommeil.—Aux deux extrémités du lit suivi par le Gulf Stream, à l'entrée du Golfe du Mexique, se trouvent des récifs de corail. Ces récifs grandissent de 16 à 20 pouces par siècle. Ce travail est lent, et il passera beaucoup d'eau entre Cuba et le Yucatan avant que le Gulf Stream ne soit arrêté, mais, avec le temps, le courant se trouvera certainement obstrué : en effet l'archipel des Iles Bahama qui s'étend depuis Haïti jusqu'à la Floride, a été formé par des dépôts coralliaires. Donc, si M Sloper veut réaliser son projet, qu'il perce la Floride, mais qu'il pense à ses arrière-neveux, et qu'il se méfie des infiniments petits qui produisent le corail.

* * *

Le 23 septembre de cette année on célébrera le troisième centenaire de l'ordination sacerdotale de Saint Vincent de Paul. C'est à quelques kilomètres de Péri-

gueux, à Château-l'Évêque, que le saint reçut la prêtrise des mains de Mgr François de Bourdeilles évêque de Périgueux. Cette église existe encore aujourd'hui.

BIBLIOGRAPHIE

Souvenir des Noces d'Or des Sœurs de la Charité de Québec.—Magnifique volume orné de 21 photogravures. Prix \$1.00.

Le souvenir des fêtes qui ont marqué le cinquantenaire des Sœurs de la Charité à Québec est encore présent à l'esprit de tous. Cette Communauté a grandi et s'est développée au milieu de l'estime générale, aussi est-ce de tout cœur que le public s'est associé à ces fêtes jubilaires.—Il convenait de garder le souvenir des humbles débuts, de connaître les religieuses dévouées qui, parties de Montréal, devaient jeter les fondements d'une œuvre aussi utile et si féconde en résultats charitables. Comment ne pas unir à ces noms celui de Mgr Turgeon le Père et le Fondateur de cette congrégation.—La bénédiction de Dieu n'a pas manqué à ces jours d'allégresse consacrés à l'action de grâces pour les bienfaits passés ; les témoignages de reconnaissance ont été exprimés en des adresses pleines de délicatesse, en dialogues charmants, la poésie elle-même a eu sa part dans ce chant de gratitude.

Le livre qui vient de paraître a l'avantage de faire revivre ces jours trop tôt passés, et de nous donner la vie édifiante de celles qui ont préparé, dans les épreuves et les sacrifices de la fondation, les résultats merveilleux dont la vue réjouit tous les cœurs charitables. De nombreuses photogravures viennent rehausser le texte et font de ce volume un ouvrage des plus intéressants.—A la lecture de ces pages, plus d'une âme hésitante se sentira attirée dans la voie du dévouement, et toutes les autres deviendront meilleures au récit de ces traits édifiants.

Saint Alphonse de Liguori par le R. P. Berthe de la Congrégation du Très St Rédempteur.—2 vol. 12^{fr}. chez Retaux, 82 rue Bonaparte, Paris.

L'auteur de cet ouvrage est déjà connu et d'une façon avantageuse : cependant il n'a guère écrit qu'un livre important, la vie de *Garcia Moreno*, président de l'Equateur, vengeur et martyr du droit chrétien. L'apparition de cet ouvrage fut un véritable événement : il est vrai que la figure était belle, le caractère d'une énergie d'un autre âge, et, il faut le dire, l'écrivain était digne de son héros.

Aujourd'hui le R. P. Berthe nous présente un autre chevalier, Saint Alphonse de Liguori. " Agis en vrai soldat du Christ Jésus " tel est le mot de l'apôtre qui, au dire de l'auteur, résume la vie du Saint Docteur. Dès les premiers chapitres nous voyons apparaître cette énergie que le saint tournera bientôt uniquement au service de l'Église.—En proposant ce modèle le P. Berthe n'oublie pas de faire à notre siècle les applications les plus justes. Il n'est pas, quoiqu'on en dise, de ceux qui voient tout en noir, et découvrent des ennemis partout, mais il fait remarquer que ce n'est pas sans raison que " notre Mère s'appelle l'Église militante, et que beaucoup d'entre nous l'ont malheureusement oublié." L'idée maîtresse du livre se trouve dans ce passage de la préface. " Il n'y a pas de conciliation possible entre le bien et le mal, entre Dieu et Satan, entre l'Église d'en haut et celle d'en bas. On sait du reste que, depuis le Syllabus, la lettre pontificale sur l'américanisme, et la magistrale Encyclique aux catholiques français sur la direction des études cléricales, le système des compromis est définitivement jugé. Ceux qui s'opiniâtreraient à suivre une tactique condamnée par leurs chefs ne seraient pas, dit Léon XIII, de la race des vaillants qui sauveront Israël. "

Comme on le voit, ce livre ne manque pas d'à-propos, et tout en nous présentant les vertus d'un saint du 18^e siècle, il est plein d'actualité, au déclin de notre siècle finissant.

Correspondance

Recommandations de Prières

Voulez-vous avoir la bonté de commencer une neuvaine, avec vos bons petits enfants, pour une faveur que je sollicite. Si j'obtiens ce que je demande, je m'abonnerai à votre œuvre de 25 cts chaque mois pendant une année. Une abonnée des *Fleurs de la Charité*. — Je promets deux piastres à St Antoine de Padoue: si j'obtiens, d'ici au dix février, les grâces que je désire obtenir par son intercession. Je compte sur vous, et pour cela, je vous demande de prier et de faire prier vos petits enfants à mon intention. Je promets de plus, de les faire inscrire au nombre des faveurs obtenues, dans votre Revue, les *Fleurs de la Charité*, aussitôt que je les aurai obtenues. Je vous demande de commencer une neuvaine en l'honneur du grand St Antoine le 1er février, je la commencerai moi-même ce jour-là. Soyez certain que je ne vous oublierai pas si j'obtiens ce que je demande. Votre très obligée C. C. — Voudriez-vous avoir la bonté de faire faire à vos petits enfants une neuvaine en l'honneur du St Enfant Jésus de Prague pour obtenir la position que j'ai en vue. Si j'obtiens cette place je donnerai tout de suite 25 cts, et tant que je la garderai j'habillerai un petit garçon pour sa première Communion. J. M. S. — Si j'obtiens tout ce qui doit me revenir d'un modeste héritage qui m'a été légué il y a quelques années, je promets à St Antoine de Padoue de donner 10 piastres pour l'Œuvre du Patronage. S'il vous plaît, priez et faites prier X. — S'il vous plaît soyez donc assez bon de prier St Antoine et faites prier vos petits enfants pour que mon fils puisse avoir la place que j'ai désiré. Je promets une aumône de \$1.25 pour vos petits enfants si je suis exaucée. Une abonnée. — C'est une mère de famille qui vient, pleine de confiance, se recommander à vos bonnes prières pour obtenir la soumission à la volonté du bon Dieu et une grâce particulière. Seriez-vous assez bon de me faire une neuvaine et de dire quatre messes basses pour les âmes du purgatoire à cette intention-là et pour ce temps-là. — Veuillez donc s'il vous plaît faire prier vos petits enfants pendant une neuvaine à l'intention de St Antoine et de l'enfant Jésus Miraculeux de Prague. Je promets une piastre pour aider au soutien de vos petits enfants pauvres. Je demande la guérison d'une personne qui est malade depuis quatre mois. J'ai confiance que vous ne m'oublierez pas et que je serai exaucé. C. P. S. — Veuillez faire une neuvaine à la Ste Vierge et à St Antoine pour avoir des nouvelles satisfaisantes. Si j'obtiens ce que je demande je vous promets 25 cts pour le pain des pauvres. Melle E. L. — Veuillez faire une neuvaine; nous promettons une piastre si nous sommes exaucés. — Voudriez-vous s'il vous plaît me faire, avec vos enfants et votre communauté, une neuvaine en l'honneur de la bonne Ste Anne, de la Ste Vierge et de St Joseph afin que j'obtienne du bon Dieu le succès que je désire dans le risque que je dois courir pour une somme d'argent. Si je reçois cette faveur je promets \$100.00 pour vos protégés, une grand'messe d'action de grâces célébrée dans votre sanctuaire et 25 cts tous les mois tant que je vivrai. Melle R. de L. G. — 2 jeunes filles qui partent pour le noviciat des Clarisses — Seriez-vous assez bon de faire faire une neuvaine à St Antoine et à Marie-Immaculée pour obtenir une grâce que je demande depuis très longtemps. Je promets deux chemises pour les pauvres si je suis exaucée. Serait-ce trop que de demander de ne pas m'oublier dans vos prières. Une abonnée — Une neuvaine s v p. Si j'obtiens ce que je

demande je donnerai un petit pain chaque semaine pendant une année. Mme G. — Voulez-vous avoir la bonté de faire une neuvaine pour les âmes du Purgatoire et pour une malade.—Je vous envoie \$1.00 pour faire faire une neuvaine par vos enfants et votre communauté en l'honneur de St Antoine et le Saint Esprit pour une grâce très importante, et me faire connaître ma destinée. Si je suis exaucée pour les deux grâces je vous renvoie \$5.00 pour vos pauvres. Veuillez faire commencer la neuvaine immédiatement à cette intention. M. F. D. —Si je réussis dans une speculation importante et très juste je promets \$100.00 pour vos pauvres. Veuillez faire prier vos enfants à cette intention. M. J. T. D.—Veuillez faire commencer une neuvaine à St Antoine de Padoue ; je promets 10 pour cent pendant deux mois.—Une dame recommande son mari aux prières des enfants pour qu'il ait de la patience. M^{lle} M. T.—S'il vous plaît soyez donc assez bon de me faire une neuvaine en l'honneur de St Joseph et de Ste Anne et faites prier vos petits enfants afin d'obtenir la position que je désire en ce moment. Je vous promets 5 cts par semaine et je promets de m'abonner à votre Revue des *Fleurs de la Charité* si je suis exaucé. S. D.—Une neuvaine s'il vous plaît. Je penserai à vos enfants. Rev. L.

Reconnaissance

Ci-inclus vous trouverez cinq piastres en remerciement pour une faveur obtenue avec promesse de faire publier dans les *Fleurs de la Charité*. L. P. L. —\$5.00 pour les enfants de la 1^{ère} Communion en action de grâces d'une faveur obtenue.—Action de grâce à St Antoine.—Reconnaissance à St Antoine pour faveurs obtenues par son intercession et promesse de le faire publier.—Mille remerciements au St Enfant Jésus miraculeux de Prague pour l'obtention de deux grandes guérisons. Vve J. B. T.—Veuillez recevoir la petite somme de deux piastres promise par mon frère, pour une faveur obtenue avant sa mort. Vous voudrez bien, s'il vous plaît lui accorder un souvenir dans vos prières, et celles de vos chers enfants pour le repos de son âme, A. B.—Action de grâce \$5.00. Continuez à prier. Mme St P —Sous ce pli veuillez trouver \$5.00 étant le montant pour habiller un petit orphelin pour sa première Communion en l'honneur de Notre Dame Auxiliatrice de Dom Bosco afin qu'elle nous accorde ses grâces. Mme C.—Je vous envoie une piastre et vingt-cinq centins pour chasser un de vos enfants daignez accepter cette faible offrande d'une personne qui n'est pas riche, je vous l'assure, mais c'est d'un grand cœur. J'avais promis cette modique somme à St Antoine s'il m'accordait la grâce que je lui demandais, il me l'a accordée c'est pourquoi je m'acquitte de ma dette. j'espère que ce grand Saint ne m'oubliera pas dans l'avenir. Je lui demande une autre grâce plus importante encore depuis longtemps, j'ai promis \$5 le jour que je l'obtiendrai et après, je donnerai une piastre tous les mois tant que ce sera en mon pouvoir. Une Ouvrière—Vous trouverez sous ce pli la somme de \$1.25. De cette somme vous voudrez bien appliquer 75 cts pour les âmes du Purgatoire et 50 cts pour l'œuvre de St Antoine. Le tout en action de grâce pour faveur obtenue. Vous voudrez bien recommander une autre grâce pour laquelle une offrande plus forte est promise en faveur de l'Œuvre du Patronage. J.—Je promets \$5.00 par an, si St Vincent me guérit de mon infirmité.—Veuillez s'il vous plaît, accepter ce faible tribut de reconnaissance pour, une grâce temporelle obtenue par l'intercession de St Antoine. Je me recommande encore une fois à vos prières et à celles de vos petits protégés pour une affaire importante. E. L.—Action de grâces à St Antoine pour grâce obtenue.
